

Nous croyons que le public trouvera ici un ouvrage digne de la réputation de l'auteur de *l'Histoire philosophique*. C'est un tableau tracé de main de maître, et dans lequel Raynal s'est attaché à grouper avec ordre et sans confusion les connaissances les plus nombreuses et les plus positives sur le commerce, la navigation et les établissemens de cette partie de l'Afrique.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS L'AFRIQUE.

LIVRE PREMIER.

DE LA BARBARIE EN GÉNÉRAL.

L'AFRIQUE septentrionale, que les Arabes appellent Maghreb ou pays d'Occident, fut nommée par les Grecs et par les Romains Barbarie, du nom des Berbers, ses plus anciens habitans. On sait que cette vaste contrée est bornée par l'Océan, par la Méditerranée, par l'Égypte et par le désert de Sahara. Ce qui forme aujourd'hui l'état de Tripoli était, dans les siècles les plus reculés, habité par les Libyens, celui de Tunis par les Africains propres, celui d'Algèr par les Numides, celui de Maroc par les Maures, et le désert par les Gétules. Les anciens et les nouveaux géographes ne sont pas toujours d'accord sur ces limites; mais ils

ne diffèrent pas assez essentiellement pour nous faire renoncer à une division si simple.

On ignore par qui et à quelle époque cette région fut d'abord peuplée. Plusieurs savans ont conjecturé que Mizraïm ayant eu l'Égypte en partage, les descendans de ce petit-fils de Noé s'étaient répandus dans l'Afrique septentrionale, et en avaient été les premiers habitans. Les Grecs qui s'y rendirent trouvèrent des établissemens déjà tout formés, et il ne paraît pas sans vraisemblance que, dans des siècles plus ou moins reculés, les Arabes se portèrent également en foule sur une terre où ils espéraient trouver des subsistances que leur sol refusait.

N'oubliez pas que les nations les plus éclairées, les nations les plus occupées du soin de transmettre à la postérité les hauts faits de leurs fondateurs, ne nous donnèrent jamais que d'absurdes fables sur leur origine, et vous ne serez pas étonnés que des tribus toujours errantes, toujours sauvages, toujours barbares, n'aient ni tradition, ni annales qui puissent diriger des recherches qu'il faudrait faire remonter à un monde presque naissant.

Utique fut bâtie très-probablement quatre-vingts ou cent ans avant la guerre de Troie. Les Phéniciens qui élevaient cette ville, alors unique dans une aussi grande partie du globe, auraient pu, ce semble, dissiper quelques-uns des nuages qui couvraient la contrée où ils s'établissaient.

Il n'en fut pas ainsi. Autant qu'il est possible d'en juger, la colonie n'étendit guère son territoire au-delà de ses murailles, et eut peu de communication avec les Aborigènes. Ses liaisons furent toutes avec sa mère-patrie ou avec les rades qui lui offraient des échanges plus ou moins avantageux.

Didon, persécutée par son frère Pygmalion, qui régnait à Tyr, s'éloigna le plus tôt qu'il lui fut possible d'une cour également corrompue et dangereuse. Sa flotte la porta heureusement aux côtes de l'Afrique septentrionale, à sept ou huit lieues d'Utique. Avec le secours des braves Phéniciens qui avaient lié leur sort à sa destinée, elle érigea Carthage environ neuf siècles avant l'ère chrétienne. Quand il serait vrai, comme quelques écrivains l'ont prétendu, que la princesse eût trouvé un petit nombre de ses compatriotes établis sur les plages où elle abordait, on ne pourrait lui disputer d'avoir jeté les fondemens d'un empire dont le souvenir durera aussi long-temps que le monde.

Le gouvernement, d'abord monarchique, devint avec le temps républicain : on ignore l'époque de ce changement. Aristote, celui des anciens qui a parlé le plus en détail des institutions de Carthage, en trouvait les trois pouvoirs bien combinés. Deux suffètes, annuellement choisis dans les familles les plus illustres, et communément distingués par leurs lumières ou par leurs ver-

tus, occupaient le premier rang. Ils convoquaient le sénat, ils proposaient les objets sur lesquels il fallait délibérer, ils recueillaient les voix.

Le sénat était une assemblée auguste composée d'hommes vénérables par leur âge et leur expérience. Aucun historien ne dit par qui ni en quel nombre ils étaient nommés : tout autorise à penser qu'ils étaient très-multipliés. C'était dans ce corps qu'étaient toujours pris les gens graves qui devaient prononcer sur la conduite des généraux et de tous les autres agens de la république. Les questions relatives à la paix, à la guerre, aux alliances, au commerce, à la navigation, à toutes les affaires domestiques ou étrangères de quelque importance, étaient agitées dans un conseil formé par les sénateurs et par les suffètes. Une opinion unanime terminait toute discussion. Si les suffrages étaient partagés, le peuple prononçait en dernier ressort.

On n'a pas de données certaines sur l'influence que pouvait avoir la multitude dans les beaux siècles de la république. Ses prérogatives se réduisaient probablement au choix des magistrats, de ceux principalement dont les fonctions leur donnaient avec elle des rapports suivis. Des démagogues entreprenans trouvèrent qu'il fallait lui faire jouer un plus grand rôle pour devenir eux-mêmes des personnages plus considérables. L'esprit de faction prit alors la place de l'esprit public, et l'état déclina très-rapidement.

La révolution ne serait peut-être pas arrivée, ou serait très-vraisemblablement arrivée plus tard, si, dès l'origine, l'édifice qui s'élevait eût reçu une base plus solide. Malheureusement les lois accordèrent trop aux richesses et à la naissance. Il fut permis d'accumuler sur une même tête trop de dignités. Le système qui exigeait l'unanimité au lieu de la pluralité des voix dans le tribunal par excellence, rendit la commune seule arbitre des intérêts les plus compliqués. Enfin on n'avait pris aucune mesure pour prévenir ou pour réprimer les soulèvemens populaires, plus fréquens et peut-être plus redoutables sur un sol libre que dans les régions asservies par le despotisme.

La religion des Carthaginois dut être originellement celle de Tyr. Les objets de leur culte se multiplièrent avec le temps. On les vit adopter successivement la plupart des idoles qu'ils voyaient honorées dans leurs voyages. Quelquefois ils conduisaient d'un lieu dans un autre, dans des temples portatifs, l'image de celles en qui ils avaient mis leur confiance, et pensaient trouver dans le mouvement du char les oracles qu'ils en attendaient. Cependant Saturne, leur plus ancienne divinité, eut toujours leurs principaux hommages. C'était à lui, s'il faut en croire les historiens, qu'ils offraient en sacrifice les enfans des familles les plus distinguées. Les mères se faisaient honneur d'assister à ce cruel spectacle

sans pousser le moindre gémissement. Plusieurs même portaient l'inhumanité jusqu'à caresser leurs enfans pour apaiser leurs cris, dans la crainte qu'une victime offerte au milieu des pleurs ne perdît beaucoup de son importance. Tous les peuples navigateurs furent plus ou moins superstitieux. C'est un reproche que méritèrent principalement les Carthaginois.

Soit que ces républicains, qui paraissent avoir fait assez peu de cas des sciences, n'aient rien écrit, soit que leurs productions et leurs archives aient été supprimées par leur destructeur, nous ne sommes guère instruits de leurs mœurs ou de leurs usages. On sait pourtant qu'ils célébraient annuellement avec appareil l'époque de leur arrivée aux plages africaines. Ce n'était qu'après avoir consulté leurs devins qu'ils formaient des entreprises importantes, qu'ils livraient des batailles décisives. Les grandes calamités les mettaient toujours en deuil, et les murs même de leur capitale étaient alors tendus en noir. Une défaite était poursuivie comme un crime, et rarement un général battu échappait au dernier supplice. Le privilège accordé aux officiers et aux soldats de porter autant de bagues qu'ils avaient fait de campagnes excitait dans l'armée une noble émulation. Tout magistrat devait s'abstenir de vin pendant qu'il était en charge, et le militaire seulement sous ses drapeaux. Pour converser en quelque manière

avec leurs amis absens, la plupart des citoyens en avaient le buste dans la chambre où ils couchaient. C'étaient des hommes condamnés à des peines capitales, qui devaient annoncer aux familles la mort de leurs proches. On était généralement persuadé que ceux qui portaient ces fâcheuses nouvelles n'avaient pas long-temps à vivre, et ne pouvaient jamais reparaitre avec décence devant ceux qu'ils avaient affligés.

Carthage naissante ne se détacha point des lieux de son origine. Elle conserva toujours pour eux une sorte de respect et des sentimens très-tendres. Chaque année elle y envoyait un vaisseau chargé des plus riches présens; chaque année elle y faisait offrir un sacrifice solennel à Hercule, le dieu protecteur de ses aïeux. Cette affection était payée par de l'affection. Les deux républiques ne négligèrent jamais de se rendre mutuellement de bons offices. Lorsque Cambise voulut attaquer Carthage, les Tyriens, qui faisaient la principale force de ses armées navales, lui signifièrent qu'ils ne le suivraient pas; lorsqu'Alexandre assiégea Tyr, les Carthaginois, alors réduits à l'impossibilité de porter des secours à leur métropole, firent à ses enfans un accueil plein de noblesse, et fournirent à tous leurs besoins avec une générosité qui n'avait point d'exemple.

C'était dans les deux états le même idiome, les mêmes usages, les mêmes goûts, les mêmes

mœurs, les mêmes lois. Le gouvernement par qui Tyr avait prospéré fit également le bonheur de Carthage. Il était si bien combiné, que durant cinq siècles et plus, il n'y eut aucune commotion, aucun mouvement populaire, aucun changement digne d'être remarqué. Cette tranquillité était affermie par l'attention qu'eut toujours le magistrat de fonder des colonies sur des principes réfléchis. On les composait des esprits les plus inquiets, des citoyens les plus pauvres, qui, par des motifs différens, pouvaient désirer, occasioner peut-être un bouleversement.

La moindre sédition serait devenue très-dangereuse dans une ville qui renfermait des trésors immenses. C'était le fruit d'un commerce étendu, qui fut sans interruption l'âme de la république. Tous les Carthaginois, sans exception, étaient négocians, et ils l'étaient toute la vie, quelque opulence que leur activité leur eût donnée, à quelque poste que leurs talens ou leurs intrigues les eussent élevés. La ruine de Tyr les rendit seuls arbitres des échanges que la Méditerranée, la mer des Indes et l'Océan voulaient faire. L'histoire se tait sur les liaisons qu'ils pouvaient avoir formées avec l'intérieur de l'Afrique. L'or que dans les premiers temps on voyait généralement répandu dans leurs cités, le grand nombre d'éléphans qui firent dans la suite la plus grande force de leur armée, tout paraît démontrer que leur activité les avait poussés bien avant dans le

continent. Les déserts qu'on avait à traverser purent devenir depuis tout-à-fait arides, les rivières se perdre ou changer de cours, les peuplades qui habitaient les bords de ces torrens aller chercher d'autres climats, les vents former des montagnes de sable sur des voies anciennement fréquentées, les troubles civils, les guerres étrangères détourner les esprits des occupations paisibles, les tyrans donner de l'éloignement pour une industrie qui n'aurait fait qu'appesantir le joug de leurs esclaves. Les ténèbres profondes qui couvrent toutes les parties de la Barbarie, l'oppression sous laquelle elles gémissent presque également, n'empêchent pas qu'il n'en parte habituellement des caravanes qui, à travers mille périls, vont faire des échanges dans les lieux les plus reculés. Peut-on douter que ces communications ne fussent plus vives, plus suivies, plus importantes, lorsque cette région était occupée par une nation éclairée, avide et infatigable.

Tant d'opérations importantes, presque toujours heureuses, mirent ces habiles commerçans en état d'élever et d'entretenir de grandes forces de terre et de mer. Ils tiraient de la Numidie une cavalerie hardie, vive, infatigable; des îles Baléares les plus habiles frondeurs du globe; de l'Espagne et des Gaules une infanterie redoutable; de la Grèce des hommes propres à l'attaque, à la défense des places; de toutes les côtes

de bons matelots et d'excellens pilotes. Tels furent les instrumens de leurs victoires.

La première entreprise militaire des Carthaginois eut pour objet de se libérer d'une redevance annuelle à laquelle ils s'étaient soumis pour former sans obstacle un établissement solide. Bientôt ils réussirent à quitter le rôle suppliant qu'ils avaient pris, et à donner des fers au souverain qu'à leur débarquement ils avaient reconnu pour maître. Leurs voisins une fois soumis, les contrées limitrophes, les contrées éloignées firent peu de résistance. En peu de temps tous les peuples de l'Afrique septentrionale devinrent ou esclaves, ou tributaires, ou les alliés forcés d'un petit nombre de navigateurs que la mer en courroux avait jetés sur leurs rivages.

Avec les bras de ces hommes si timides, et qui n'avaient pas fait le moindre effort pour la défense de leur liberté, avec le secours de beaucoup d'étrangers que la soif de l'or rangeait sous leurs drapeaux, les Carthaginois subjuguèrent les îles Baléares, les plus riches contrées de l'Espagne, la Sardaigne et une partie de la Sicile. Rome, qui dominait déjà sur l'Italie, et que des oracles appelaient à l'empire de l'univers, Rome vit avec chagrin que ses hautes destinées pourraient être retardées ou détruites par une puissance dont les succès rapides étendaient de jour en jour l'ambition. De son côté Carthage avait à craindre que les Romains, fiers, belliqueux,

entreprenans, ne lui enlevassent ses conquêtes, la source de ses richesses, ses moyens d'agrandissement. La jalousie qui agitait les deux républiques devait infailliblement les brouiller. Le moindre prétexte pouvait suffire, et il ne tarda point à se présenter.

Alors commença entre les deux nations la guerre la plus longue, la plus opiniâtre, la plus savante dont les annales du globe aient perpétué le souvenir. Les Africains, qui avaient déjà ce caractère de légèreté qu'on n'a cessé depuis de leur reprocher, se partagèrent entre deux rivaux également à craindre, et prodiguèrent trop souvent leur sang dans des querelles dont leur intérêt aurait demandé qu'ils ne fussent que spectateurs paisibles.

Les premières hostilités eurent lieu sur mer. L'incendie s'étendit à la Sicile, à la Sardaigne, à l'Afrique. Sur ces derniers théâtres furent livrés des combats sans nombre, et tous très-sanglans. La victoire vola souvent d'un camp à l'autre. Chaque parti put raisonnablement espérer qu'il sortirait avec avantage de la terrible lutte où il était engagé. Ce ne fut qu'après vingt-quatre ans de destruction et de carnage que les armes romaines prirent un ascendant bien décidé. Pour obtenir la paix, Carthage se vit réduite à sacrifier ce qu'elle avait de possessions en Sicile, à abandonner ses alliés, à rendre sans rançon les prisonniers qu'elle avait faits, à pro-

mettre que ses galères n'approcheraient jamais des côtes de l'Italie, à donner enfin dix à onze millions de livres dans un temps fixé.

Tant d'humiliations inattendues jettent un ressentiment profond dans l'âme des Carthaginois. De nouvelles injures fortifient cette haine. L'ennemi qui leur avait imposé de trop dures lois profite de l'embarras où ils se trouvent pour leur enlever la Sardaigne, pour exiger d'eux encore de l'argent, pour traverser leurs conquêtes dans l'Ibérie. Ces motifs et d'autres peut-être allument la seconde guerre punique, vingt-trois ans après la fin de la première.

Annibal, dont le nom sera toujours placé à côté ou au-dessus de celui des plus grands capitaines, quitte l'Espagne remplie de ses trophées, traverse rapidement les Gaules, dont il a gagné ou acheté l'affection, franchit heureusement les Alpes, triomphe des généraux qui osent se mesurer avec lui, menace Rome même d'une destruction prochaine. Rappelé en Afrique pour s'opposer à Scipion, qui a débauché tous les alliés, qui a détruit toutes les armées, qui a pris toutes les places de Carthage, il est complètement battu, malgré les plus savantes dispositions qu'on ait peut-être jamais faites.

Cette défaite, précédée de quinze ans de gloire et de deux ou trois seulement de grands désastres, laisse sa patrie sans ressources, et oblige Carthage à se livrer aveuglément à la sévérité ou à la ven-

geance du vainqueur. On lui ôte ses trésors, ses vaisseaux, ses éléphants. Il faut qu'elle livre les prisonniers, les transfuges, les esclaves. Toute levée de soldats ou de matelots lui est à jamais interdite dans la Ligurie et dans les Gaules. Ses forces de terre et de mer seront toujours aux ordres de Rome, qui seule pourra décider des occasions où il lui sera permis d'attaquer ou de se défendre. Cent otages, choisis par le général romain dans les familles les plus distinguées, seront les garans des engagemens solennellement jurés. A ces sacrifices, tout ruineux qu'ils sont, le traité en ajoute un autre plus douloureux encore. Massinissa est autorisé à se remettre en possession des provinces plus ou moins anciennement possédées par ses ancêtres.

Ce prince numide avait été long-temps l'ami de Carthage, et l'avait parfaitement servie en Afrique, en Espagne, partout où l'on avait jugé à propos d'employer ses troupes. Quelques mécontentemens qu'il reçut, ou, comme il aimait à le répéter, son admiration pour Scipion, le détachèrent des intérêts qu'il avait jusqu'alors soutenus, et le rendirent tout-à-fait Romain. Son excellente cavalerie contribua essentiellement aux succès de ses nombreux alliés, et ils lui témoignèrent leur satisfaction en lui donnant des droits mal éclaircis sur un état autrefois puissant dont il était devenu l'ennemi implacable. Ces marques éclatantes de reconnaissance ne